

Diane et Actéon

Marie Anne



L'œil étincelant, reflétant l'or des cieux
Sur le monde du milieu toujours endormi,
La déesse dirige ses nymphes jolies
Où coule l'onde du plus charmant des lieux.
La Clarté divine de sa face voilée,
Sublimée d'un diadème de pierres adulaires,
Baigne la forêt obscure de lumières,
Favorisant l'issue de leurs jeux très secrets.
À la croisée des chemins, le blanc-cerf brame.
Alertée par son cri, la vierge se redresse,
Revêt ses attributs, redevient chasseresse.
Quel impudent mortel ose déranger ces dames ?
Dans une course folle, son arc d'or bandé,
Elle traque l'importun, exhorte ses molosses,
Et, le cœur empli de feu, d'un bond véloce,
Atterrit devant lui et laisse partir son trait.

Le malheureux implore, mains vers l'empyrée,
Sans remarquer ses doigts en corne confondus,
Son échine qui s'allonge et son museau velu,
Ou le sang qui s'écoule de l'épaule déchirée.
L'animal se relève et fait danser ses bois,
La meute excitée gronde, attendant le signal,
Sans demander son reste, le cervidé détale.
L'affront est trop cuisant pour la faiseuse de rois !
D'un geste leste, elle déchaîne les tourments,
L'enfer écume, grogne, rapide et acharné,
Bientôt la bête tombe et se fait dévorer ;
De longues plaintes s'élèvent jusqu'au firmament.
La tête dans les mains, Diane s'enfonce sous terre,
Emportant avec elle l'ombre du supplicé,
Laissant au jour naissant, à son frère bien aimé,
Sous l'azur démesuré, les hommes et leurs mystères.